

Michael Curtis, Marcher sur l'eau

1

Ce feuillage d'épine blanche
lapant la lumière limpide
jusqu'à la perfection du vert

cette fauvette immaculée
plongeant pour assembler
sa plus neuve maison de vol

forcent une nouvelle saison
au grand pari,
ramènent la vie à la vie.

ooo

Derrière le mur du jardin
des oiseaux de toutes contrées
marquent leur territoire, tissent
des nids rustiques, échangent
d'urgentes plaisanteries
entre des arbres qui se déploient.

Mai devient lui-même, une fenêtre
où le ciel aspirera la lumière,
polira chaque particule d'air
afin qu'elle brille assez
pour l'entrée de l'été.

Le matin montre
la journée rassemblant
la première verdure,
tout sur le point
d'arriver.

Formes se partagent
air, ombre, inclinaison,
combinent une totalité
avant que d'autres couleurs
n'interrompent

leur vie en feuille,
if commun, if d'Irlande,
marronnier, cyprès,
cèdre étalé,
saule, pin.

·
Grand temps
de renoncer
à toute tache, tout spectacle, dépouiller
pour vêtir et nourrir
la terre féconde

de tout ce qui est laissé
de contribuer
pour une part, devenir
assez petit
pour pénétrer,

parcourir le temps, renforcer
la paroi des cellules,
le cuticule épidermique, ouvrir
les stomates,
durcir la graine,

parcourir l'espace, dresser
les capillaires
à travers les solides,
tissu lustré, dentelé

pour caprices de soleil et de pluie,

et, parachevant ces
biologies,
de séduire la lumière
l'absorber.
Devenir substance.

ooo

A travers le ciel plongeant
la lumière ensoleille jusqu'à l'os

brûle les rêves sur un horizon rouge
de tours de nuages.

Sous la quille
des dauphins dansent le plaisir incarné

avec des voltes de muscle,
des épaules ailées

roulent des vagues sans poids
mettant les cœurs en surmultipliée.

Sous la féerie du corail
en bas sous le niveau d'eau

dans l'océan le plus profond
que le désir peut deviner

il est un lieu pour sonder l'attente
expirer l'air

inspirer l'invisible
se redresser sur le non repos.

ooo

2

Posant dans le bleu délavé
le treuil attend les touristes

cachés comme nous ou installés trop bas
pour que la fenêtre les encadre.

Dix rectangles frottés adhèrent
au côté sec de la vitre

collants au solide comme
s'il était réel. Nous ne sommes pas dupes.

L'étrave éclate, affronte un dernier jet
de rouges et ocres écrasés, éparpille

de blanches éclaboussures, en urgence de la terre,
qui s'arquent vers nous, ignorent

le cygne lissant ses plumes, font des grimaces,
raient la rive tamponnée et tombent

sur le sol, où des herbes égratignées
cèdent aux lames, s'agrippent aux vagues d'air

saisissent la lumière du soleil qui prend
huit longues minutes pour arriver

et s'arriment au visible.
Ici derrière nous attendons notre heure

nous tenant à couvert, non impliqués,
racines aveugles plongeant dans le noir.

ooo.

Un bungalow nouveau-né
plante une arche en fer forgé
de sveltes torsades noires
entre les conifères de deux jours
qui se trémoussent dans le vent
assoiffés de lumière

en vue du temps plus accompli
où ils enchâsseront le lieu
dans un vert dur sans concession
tandis que les fondations s'ébrançonnent
les gosses fuient le nid
maman manigance une promotion
et papa travaille à la maison

jusqu'à ce qu'un matin d'abondance
après que toute la pub du courrier
a été déchirée en fragments sans danger
quand un verre à haut pied
lui échappe des doigts
comme il regarde l'horloge

il s'aperçoit que la haie agressive
noie les fenêtres
bouche les issues
annexe résolument le ciel
que des excroissances de racines
assaillent son souvenir défaillant
de combien la vie pouvait être vaste.

Pas une revue cachant les tables basses
n'est récente, bien des affiches
ont dépassé leur péremption,
la réceptionniste occupée à ses petites affaires,

jouets de plastique derrière un portillon,
musique d'ambiance à demi entendue, peut-être
un aquarium rectangulaire encastré.
Tout ceci est admissible.

Les entrées aux cabinets de consultation
restent invisibles, jusqu'à ce que, interrompant un air
cru perdu dans une lointaine décennie, son nom
tombe désincarné du haut-parleur

et il est appelé, les autres lèvent les yeux
de leur distraction pour inspecter
son visage effaré et se demander
ce qui l'a amené ici, celui

dont l'heure est venue, qui rassemble
quelques affaires, se redresse et
entre dans le couloir de portes se faisant face
à intervalles réguliers pour trouver celle

entrouverte pour lui, prendre la chaise
un peu trop près de ces yeux scrutateurs
de ces mains juste lavées attendant patiemment
d'entendre sa version des événements à demi préparée.

ooo

Le dos rond dans le coin,
un succube roussi
se serre les genoux.

ils observent, expérimentent,
comparent les réactions
avant et après

ampoules, croûtes et cicatrices
et la déformation de la colonne
infligée par la réentrée,

touchent l'épaule
vérifient la peau qui s'écaille,
passent le doigt sur les fantômes d'ailes

demandent ça en valait-il la peine
jusqu'où vous êtes-vous approché
avant que le besoin ne cède?

Les mouvements reviendront
en partie, limités
plus jamais vraiment libres,

la lumière transpercera
des après-midis exposés
des nuits à la dérive,

la chaleur vivra
dans le muscle, dans l'os,
suscitant des colères soudaines,

la mer survivra
dans un refroidissement du sang,
dans les yeux voilés,

jusqu'à ce qu'un matin bleu
sous le col de la chemise
une plume frôle son oreille.

ooo

Jamais siroté le lait de paradis savouré?
et à peine frôlé l'éternité
mais j'ai goûté chair d'ange.

Maintenant il y a une légèreté brouillée,
une perle de miel sur la langue
un arrière-goût de grâce

Pieds plantés dans le tapis
je sondai le plancher
pour m'enraciner dans le sol aveugle

puis inspirai les possibilités,
poumons gonflés, les bras tombèrent
les poignets frémirent et s'immobilisèrent,

la blancheur grimpa à ma colonne,
un vortex violet m'emplit le cerveau
jusqu'à me soulever à travers un lac de lumière

pour onduler en cercles toujours plus larges
des ailes sans poids s'élevant et retombant
sur d'invisibles thermiques.

Après pas grand-chose à se rappeler
mais quand je revins sur terre
quelques minutes ou quelques vies plus tard

je sentis la poussière sur les joues
la chaleur entre les épaules,
des éclats de plume entre les dents.

ooo

En piles ou dans des râteliers
sur des tréteaux passifs
les mots fixent le plafond,
avides d'être regardés
touchés, cajolés.

Les flâneurs passent
feignent l'intérêt,
flirtent avec les livres
les tournent négligemment
les remettent en place

un peu en désordre
et juste désaccordés,
passent le temps qu'il faut
pour que quelqu'un achète à manger
que les enfants essayent des souliers,

sauf vous naturellement
qui vous penchez de plus près
présentez
vos petits seins dégagés
à une dédicace qui prend son temps.

D'un geste infinitésimal
je ferme le mince volume
le presse
dans votre paume ouverte
laisse vos doigts s'enrouler autour de son dos.

Des nonnes baissent les lumières
dans la crypte chaulée
et changent les fleurs,

dans leurs boîtes rangées
les os de la famille
sont de service autour de la pièce,

les formes de dix rois
joignent leurs bras en armure
et fixent le plafond.

Mais ils ne peuvent toucher
des étrangers non informés
si on ne se rappelle pas

aussi je glisse sur les noms
et les résumés d'histoires.
Je n'ai plus de place.

Si seulement mes habitués
n'étaient pas tellement polis
mais qu'y puis-je ?

Près de la rangée du fond
je peux déjà en sentir une
qui se dérobe

bien trop respectueuse,
trop tranquille, trop prompte
à céder son siège.

Je ne décide pas
leurs allées et venues,
ne rejette ni admet,

n'actionne l'intersection rouge
d'électricité et de sang
qui éclaire leur entrée,

c'en serait trop
vu la désespérance
dans leur faim d'amour.

ooo

Ne laisse pas ton fantôme
se glisser par la porte
et doucement m'abandonner
à la réalité non hantée,

de temps en temps
quand il y a un coup de froid
dis aux longs os de la passion
de déranger mes habitudes

quand des étudiants se rassemblent
sur la place interminable
ordonne à un esprit échauffé
d'ébranler mon contentement,

donne-moi un coup de pied sous les côtes
comme un enfant impatient
poussant à travers la chair
pour gagner la lumière de fin d'après-midi,

alors que la trompette de la tour
arrête à moitié un siècle
éloigne toute faim
sinon l'odeur de ta peau

et ne sois pas moins impossible
dans le temps confiné,
dans l'espace cloisonné,
que tout coeur contraint par l'amour.

ooo

Pas si loin à l'intérieur des terres
par ce matin doux-amer
que des mouettes ne puissent me trouver

ou que si jamais les arbres bruissants se calment
et les chants d'oiseau font un moment silence
dans leur traduction de la joie,

je ne puisse entendre la mer incessante
rouler comme le trafic venu de la côte
sur une autoroute surélevée,

puis me débattre à travers l'air salin
qui se rue autour de moi
dans un dernier souffle d'écume

pour trouver l'étroite ouverture
qui accroche la crête
sous un angle permettant une ligne de mire

et distinguer les enfants
alors que les cirrostratus auréolent le soleil
au service du vaste rivage accueillant.

ooo

Toute la nuit la lune épanouie
avait rasé des lames iridescentes
jusqu'à ce que l'aube éteigne la mer
et donne des couleurs au sable.

Une joyeuse ronde de chiots tournait
autour d'un abri de latérite érodée,
choucas, mouettes et bécasseaux
fouillaient le rivage à découvert.

Un héron immobile reflétait
la longue volonté de l'attente,
un crabe téméraire prenait l'air.
La journée adoptait son rythme.

La lumière grandissait derrière moi,
les ombres se tassaient sous mes pieds,
de grands palmiers s'inclinaient vers la mer,
les vagues enflammaient une piste vers le soleil.

Quand je marche dessus
rien n'évoque un danger
sinon un léger froid à la plante du pied
qui me hale vers l'horizon.

Le matin emprunte la lumière comme une lune.

L'abeille me frôle
ne trouve rien de déplaisant
repart vers la mer.

Sur un banc inattendu à l'ouest
des hirondelles déploient leurs ailes
perçoivent un changement de température

testent l'air
piquent sur la nourriture
exercent leur être

selon les nécessités de ce qu'elles sont et quand et où

s'assemblent au port
calculent vent et altitude
savent qu'il est temps de partir.

ooo

La verte témérité de mai
avait soif de jaune

la désertification accabla le mois d'août

des tuyaux d'arrosage infiltrèrent le crépuscule
risquèrent leur bras

pour le bien des hydrangéas

une bouteille non rincée
fit ce qu'elle avait à faire

désaltéra une fleur d'oranger mexicain

un bol en plastique
joua les grandes marées

irrigua un souvenir de pelouse.

Maintenant les prévisions retrouvent
leur incertitude

le ciel se radoucit
fait surgir des nimbostratus

et montre tous ses croquis

l'allée court en ruisseau
des racines noyées révisent leurs soucis.

Je remarque une absence.

Quand les martinets ont-ils cessé de faucher
l'air strident
combiné des routes de vol vers le sud
se sont évaporés
avec ma torpeur

ont arrêté le chronomètre de l'été?

ooo

Lest jeté
d'arbres nains
des feuilles plongent du ciel
tirailent
la corde du parachute
tournoient à travers le gris
atterrissent doucement
sur la pelouse immobile
où notre écureuil aux yeux noirs
me fixe crânement
et se prépare
à habiter le nichoir,

mais le feu en moi maintenant
allumé
par le frottement du temps sur l'amour
brûle
clair comme sélénium
et jubile dans
la première fraction de seconde
de sa vie
atomes non dirigés qui chevauchent orientés?
le bord intérieur de l'infini
saisissent une vague
dans le globe de l'œil

puis bondissent
dans les espaces illimités
du cœur
sondent les étendues muettes
de l'esprit
concentrent, séduisent
une âme non-conformiste
à se préparer
pour la prochaine migration
pour l'appel
à ensemençer
de nouveau son urgence.

ooo

5

Quand enfin
la volonté d'y croire
s'est usée

des tensions se sont tordues
des câbles se sont échappés
fouettant l'air en sifflant,

deux hauts montants précaires
sont tombés l'un sur l'autre
se sont embrassés gauchement

effondrés au genou
et, s'agrippant aux poutrelles,
se sont écroulés dans le fleuve.

L'eau s'est vite refermée sur eux
a nivelé les restes
de rêves brisés.

Quand le printemps est venu
notre pilote a manoeuvré une voie
autour d'embûches cachées

et à l'hiver suivant
même la glace où l'on patinait
a oublié l'échafaudage

qu'elle reflétait, éblouissant
dans la lumière intermittente
d'une lune suspendue.

ooo

Certains sont morts de leur plein gré,
d'autres j'ai peut-être aidé à les tuer
avec bienveillance ou en son absence
certains j'essaye de les lever à la vie

avec les chauds instruments de l'amour,
d'autres s'accrochent à une colère
qui refuse de trouver son équilibre
et aveugle le coin d'un seul œil

mais cela les garde dans mon viseur
aussi bien que de nobles sentiments, et si
l'amitié ou l'amour échappe au regard
cele importe-t-il?

Tout espace peut procurer de la lumière,
laisser des blancs comme la mémoire où
des idées sauvages s'éclaircissent la tête
où s'inonde le cœur capricieux.

ooo

Cachées derrière le ciel labouré
arcs d'avion tous azimuts
sillages qui s'effacent sur l'air sec,

des supernovae meurent de mort quelconque,
très peu d'isotopes qui explosent,
électrons, rayons X et gamma,

passent des courants de nuages moléculaires
sur des vents solaires, rayons cosmiques repoussés
du moins jusqu'à inversion du magnétisme, comètes glacées,

des astéroïdes rocheux presque invariablement ratent,
se tiennent sur leur large orbite, rarement tombent
et font impact, quand des Magnétars,

grandes étoiles à neutrons, flamboient le signal
qui zèbre l'espace, l'énergie de chaque seconde
prend une année à notre soleil, mais avec

deux dans notre galaxie les chances sont riches de zéro. (?)

Ici à l'intérieur du ciel un petit changement
devient visible. Les pelouses ignorent l'hiver,

les abeilles accueillent janvier, les melons mûrissent,
le nord passe au sud, des feuilles tenaces
tournent à l'orange, au rouge brûlé, des ors improbables

survivent, des sucres en concentration
obligent des intensités d'érables, hêtres, bouleaux
à conserver leur beauté dans les limites de ma vue.

Je suis encore dehors ici où
trois étoiles rencontrent la nuit
et où le dernier ferry
trace son sillage juste visible
pour atteindre la capitale au matin

encore ici où
la lumière persistante de la demi-lune voilée
veut douloureusement le clair-obscur
les définitions en noir et blanc
que permettent les conjonctions

à laisser le bonheur s'illuminer
laisser brûler le superflu
prendre lentement congé
du sérieux dépassé
de vies antérieures

à laisser l'amour me rappeler
de mettre de côté la liste, de déposer
l'agenda, d'ignorer les notes griffonnées
sur le mur de la cuisine, à croire
que je me souviendrai de ce que je dois

à laisser les planètes triangulées
se mêler et régler leur éclat
étirer et rétrécir leur spectre
libérer mes Mois les meilleurs
montrer la voie au ferry.

Je sais qu'être moi-même
est le port évident
(dinghies bâchés pour l'hiver)
mes voyages en série à revisiter
refroidi, écoeuré, fripé
de mes expéditions,

carnets de notes bourrés
de débuts improbables,
appareil encombré
d'images bleues non récoltées,
les plus grands enfants juste capables
de reconnaître mon visage,

la valise griffée,
carapace autour
d'un monde de chair protégé,
descellée, ouverte de force pour que l'air
s'installe dans les plis et recoins
de la légèreté de contrebande qui s'y love.

ooo

En cherchant à garder moins
emplir l'espace pour qu'il y ait plus.

En anticipant l'oubli
assembler le temps pour abriter le souvenir.

Lancer des lumières, jeter des continents, contenir des mers.

ooo

Inventer l'amour
apprendre à vivre
en liberté

le rendre réel
comme la perfection
de ce cheval

levant la tête
libre de harnais

se défaisant de tout souvenir
des rênes

de la longue corvée
en bas de la digue
à marée basse

pour dénouer les liens du soir
au moment où un soleil fendu
attrape le phare.

Certains poèmes ont été publiés en anglais *Equinox, The SHOp and Stony Thursday Book*.

Autres recueils de l'auteur

<i>Making Tracks</i>	Platform Poets, 1984
<i>The Shape of Happiness</i>	Aegis Press, 1994
<i>In Deepest England</i>	Redbeck Press, 1997
<i>Serotonin Days</i>	Redbeck Press, 2001
<i>Red Meat Dreams</i>	Redbeck Press, 2003
<i>Presences</i> avec Barabara & Russi Dordi	Picture-Poems, 2005
<i>Long Haul</i>	Redbeck Press, 2005
<i>Taking Shape – Selected Poems 1984-2005</i>	La Maison de la Poesie, Nord/Pas de Calais, 2006
<i>Weeks</i>	Urban Fox Press, 2007
<i>The Scarpfoot Zone: An Anthology of Contemporary Poetry from Kent</i>	
avec John Rice and David Shields (éditeurs)	Aegis Press, 1996

Pour enfants

The Black Hound The Manx Experience, 2006

MICHAEL CURTIS

Michael Curtis a grandi à Liverpool, étudié aux universités d'Oxford, Sheffield, Kent et Cambridge, et travaillé dans le domaine des arts et des livres. Il habite dans le Kent et sur l'île de Man.

Il a été invité à lire ses poèmes un peu partout en Europe et a été 'Writer in Residence' (écrivain résident) au Metropole Arts Centre (Folkestone), au congrès 'Great Expectations' organisé par l'Arts Council of England, à la Maison des écrivains et traducteurs de Ventpils, Lettonie. Ses poèmes sont traduits et étudiés à l'Université de Liège et de Bucharest ainsi qu'à l'Université Ludwig-Maximilien à Munich.

C'est en 2006 que son premier livre pour enfants *The Black Hound* a été publié par The Manx Experience. La même année, la Maison de Poésie Nord/Pas de Calais a publié *Taking Shape*, un recueil de poèmes choisis, en version bilingue anglais-français. Son huitième recueil de poèmes, *Weeks*, est paru en 2007 chez Urban Fox Press.

Il oeuvre pour une meilleure connaissance de la littérature et a récemment géré deux projets pour le Canterbury City Council.